

LES SOURIS, DINO BUZZATI

Qu'est-il advenu de mes amis Corio ? Que se passe-t-il dans leur vieille maison de campagne qu'on appelle la Doganella ? Depuis bien longtemps ils m'invitaient chaque été pour quelques semaines. Cette année, pour la première fois, ils n'en ont rien fait. Giovanni m'a écrit quelques lignes d'excuse. Une lettre curieuse, faisant allusion d'une façon vague à des difficultés, des ennuis de famille, mais qui n'explique rien. Ah, combien de jours heureux ai-je vécus dans leur maison, dans la solitude des bois ! Vieux souvenirs, aujourd'hui pour la première fois vous surgissez, petits faits qui me semblaient alors banals, indifférents. Vous vous révélez à l'improviste.

Par exemple celui-ci : pendant un été désormais lointain, longtemps avant la guerre – c'était la seconde fois que j'étais l'hôte des Corio... Je m'étais retiré dans ma chambre qui donnait sur le jardin, celle-là même qui était la mienne chaque année, et me préparais à me coucher. Soudain j'entendis un petit bruit, un grattement au bas de la porte. J'allai ouvrir. Une souris minuscule fila entre mes jambes, traversa la chambre et courut se cacher sous la commode. Elle trottait gauchement, j'aurais facilement pu l'attraper. Mais elle était tellement gracieuse, fragile...

Le lendemain matin, par hasard, j'en parlai à Giovanni :

– Ah oui, dit-il distraitement, les souris se promènent de temps en temps dans la maison...

– Elle était si petite... Je ne me suis pas senti le courage de la...

– Oui, je comprends. Pas d'importance...

Il se mit à parler d'autre chose, comme si mon discours lui déplaisait. L'année suivante. Nous étions en train de jouer aux cartes, un soir, il pouvait être minuit, minuit et demi. Un clac, son métallique, comme d'un ressort, nous parvient de la pièce voisine – le salon, où à cette heure toutes les lumières étaient éteintes. Je m'inquiète.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je n'ai rien entendu, répond Giovanni évasif. Et toi, Elena, as-tu entendu quelque chose ?

– Non, reprend sa femme en rougissant un peu.

Pourquoi ?

– Mais il me semble, dis-je, que de l'autre côté, dans le salon... un bruit métallique...

Je remarque combien ils semblent embarrassés.

– Ah, c'est à moi de faire les cartes ?

A peine dix minutes plus tard, nouveau clac, dans le couloir cette fois, aussitôt suivi d'un faible petit cri, un cri de bête.

– Dis-moi, Giovanni : vous avez posé des souricières ?

– Pas à ma connaissance. N'est-ce pas, Elena ? A-t-on posé des souricières ?

Elle :

– Qu'est-ce qui vous prend ? Pour le peu de souris que nous avons !

Une autre année passe encore. A peine suis-je entré dans la maison que je remarque deux chats splendides, pleins d'une vigueur extraordinaire : chats tigrés, à forte musculature, au poil soyeux comme seuls en ont les chats qui se nourrissent de souris. Je dis à Giovanni :

– Ah, vous vous êtes quand même enfin décidés ! Ils doivent faire de ces carnages ! Je parie qu'ils ne chôment pas !

– Bah, répond-il, s'ils ne devaient vivre que de souris, les pauvres...

– Je les trouve pourtant bien gras, tes minous !

– Oh oui, on les soigne. Tu sais, dans la cuisine, ils peuvent manger tout ce qu'ils veulent.

Une autre année encore. En arrivant dans la maison pour passer mes vacances habituelles, je retrouve les deux chats. Mais ils ne se ressemblent plus guère : ils ont perdu toute leur vigueur, ils sont décrépits, essoufflés, étiques. Ils ne se glissent plus en frétilant d'une pièce à l'autre. Au contraire, toujours fourrés entre les jambes de leurs maîtres, somnolents, privés d'initiative. Je m'enquiers :

– Sont-ils malades ? Comment peuvent-ils être tellement décharnés ? N'ont-ils plus de souris à se mettre sous la dent ?

– Tu l’as dit ! répond vivement Giovanni Corio. Ce sont les chats les plus stupides de la création. Ils ne s’intéressent plus à rien depuis qu’il n’y a plus de souris dans la maison... On n’en voit même pas la trace ! Satisfait, il part dans un grand éclat de rire.

Un peu plus tard Giorgio, l’aîné des enfants de Corio, me prend à part avec des mines de comploteur.

– Tu sais pourquoi ? Ils ont peur !

– Qui a peur ?

– Les chats, ils ont peur. Papa ne veut jamais qu’on en parle, ça l’ennuie. Mais c’est pourtant vrai que les chats ont peur...

– Peur de qui ?

– Tiens donc ! des souris ! En un an ces sales bêtes, elles n’étaient qu’une dizaine, sont devenues plus de cent... Et pas les petites souris de jadis ! On jurerait des tigres. Plus grandes qu’une taupe, le poil hirsute, toutes noires. En fait, les chats n’osent plus s’attaquer à elles.

– Et vous ne faites rien ?

– Bah ! il faudra bien faire quelque chose, seulement papa ne s’y décide jamais. Je ne comprends pas pourquoi, mais c’est un sujet de conversation qu’il vaut mieux laisser de côté. Ca l’énerve, je te dis...

Et l’année suivante, dès la première nuit, un immense branle-bas au dessus de ma chambre, comme une foule en train de courir. Patapoum, patapoum. Pourtant je sais parfaitement qu’il n’y a personne là-haut, rien que les greniers inhabités, emplis de vieux meubles, de caisses, de chiffons.

Bigre, quelle cavalerie ! me dis-je. Elles doivent être drôlement grosses, ces souris. Un tel chahut que je parviens difficilement à m’endormir.

Le lendemain, à table, je demande :

– Mais vous ne prenez donc aucune précaution contre les souris ? Elles ont fait une de ces sarabandes cette nuit dans le grenier !

Je vois aussitôt le visage de Giovanni s’obscurcir.

– Les souris ? De quelles souris veux-tu parler ?

Grâce au ciel, il n’y en a plus dans cette maison.

Le grand-père et la grand-mère surenchérisent.

– Souris fabuleuses ! Imaginaires ! Tu as rêvé, mon pauvre petit !

– Pourtant, dis-je, je vous assure que c’était une vraie révolution, et je n’exagère pas. Le plafond en tremblait par moments !

Giovanni est devenu tout pensif.

– Tu sais ce que cela pourrait être ? Je ne t’en ai jamais parlé, parce que ces choses impressionnent parfois, mais nous avons des esprits dans cette maison. Je les entends souvent, moi aussi... Et certaines nuits ils ont vraiment le diable au corps !

Je me mets à rire.

– Non mais, tu me prends pour un loupiot ! Je t’en fiche des esprits ! C’étaient des souris, je te le garantis, de grosses souris, des mulots, des rats... Et à propos, qu’est-il arrivé à tes fameux chats, on ne les voit plus ?

– On les a laissés partir, si tu veux savoir... Mais, ma parole, tu es complètement obnubilé avec tes rats ! Tu ne sais parler de rien d’autre !... Après tout cette maison est une maison de campagne, on ne peut tout de même pas prétendre...

Je le dévisage, éberlué : pourquoi se met-il dans une telle colère ? Lui, d’habitude tellement calme, gentil.

Plus tard c’est encore Giorgio, le fils aîné, qui me fait le point de la situation.

– N’écoute pas papa, me dit-il. Tu as bel et bien entendu des rats, parfois nous n’arrivons pas à nous endormir, nous non plus. Si tu les voyais, ce sont des monstres, oui : noirs comme du charbon, les poils aussi drus que des branches... Et si tu veux le savoir, les chats : eh bien, ce sont eux qui les ont fait disparaître... C’est arrivé pendant la nuit. On dormait depuis un bon bout de temps quand, soudain, des miaulements épouvantables nous ont réveillés. Il y avait un vrai sabbat dans le salon ! On a tous sauté du lit, mais on n’a plus trouvé nos chats... Rien que des touffes de poils... des traces de sang un peu partout.

– Vous ne faites donc rien ? Les souricières ? Le poison ? Je ne comprends pas que ton père ne s’occupe pas de...

– Si ! C’est même devenu son cauchemar. Mais il a peur maintenant, lui aussi. Il prétend qu’il vaut mieux ne pas les provoquer, que ce serait pis encore. Il dit que cela ne servirait à rien d’ailleurs, qu’ils sont trop nombreux désormais... Il dit que la seule chose à faire serait de mettre le feu à la baraque... Et puis, et puis tu sais ce qu’il dit ? C’est peut-être idiot, mais il dit qu’il vaut mieux ne pas se mettre trop ouvertement contre eux...

– Contre qui ?

– Contre eux, les rats. Il dit qu’un jour ou l’autre, quand ils seront encore plus nombreux, ils pourraient bien se venger... Je me demande, des fois, si papa n’est pas en train de devenir un peu fou. Est-ce que tu penses qu’un soir je l’ai surpris en train de jeter une grosse saucisse dans la cave ? Un amuse-gueule pour les chères petites bêtes ! Il les déteste mais il les craint. Et il ne veut pas les contrarier.

Cela dura des années. Jusqu’à l’été dernier où j’attendis en vain que la sarabande habituelle se déchainât au-dessus de ma tête. Le silence, enfin. Une grande paix. Rien que la voix des grillons dans le jardin.

Le lendemain matin, je rencontrai Giorgio dans l’escalier.

– Mes compliments, lui dis-je. Et comment êtes-vous parvenus à vous en débarrasser ? Cette nuit, il n’y avait pas le moindre souriceau dans tout le grenier.

Giorgio me regarde, avec un sourire incertain. Puis :

– Viens donc, viens donc, fait-il. Viens donc voir un peu...

Il me conduit dans la cave, près d’une trappe recouverte d’une grosse planche.

– Ils sont là-dessous maintenant, murmure-t-il.

Depuis plusieurs mois, ils se sont tous réunis là, dans l’égout. Très peu se promènent dans la maison. Ils sont là, écoute...

Il se tait. Et un bruit difficilement racontable me parvient : foisonnement, tapage sourd, bourdonnement d’une matière en ébullition, en fermentation ; et des voix aussi, de petits cris aigus, des sifflements, des murmures.

– Combien sont-ils donc ? demandai-je avec un frisson.

– Qui peut savoir ? Peut-être des millions... Regarde maintenant. Mais fais vite.

Il gratte une allumette, soulève la planche, jette l’allumette dans le trou. Je vois tout, en un éclair : dans une sorte de caverne, un grouillement forcené de formes noires se chevauchant frénétiquement. Et dans cet abominable tumulte une puissance, une vitalité infernale, que nul n’aurait pu stopper. Les rats ! J’aperçois aussi des yeux, des milliers et des milliers de regards, tournés vers le haut, me fixant méchamment. Mais Giorgio referme en hâte le couvercle.

Et maintenant ? Pourquoi Giovanni m’a-t-il écrit qu’il ne pouvait plus m’inviter ? Qu’est-il arrivé ? Je sens l’envie me prendre de faire une visite là-bas, quelques minutes à peine suffiraient, pour savoir, rien de plus. Mais je l’avoue, je n’en ai pas le courage. De plusieurs côtés, on me raconte des choses étranges. Etranges à tel point que ceux qui les rapportent en rient comme de fables. Moi, je ne ris pas. On raconte par exemple que le grand-père et la grand-mère Corio sont morts. On raconte que plus personne ne sort de la maison, et que c’est un homme du village qui apporte les vivres, mais qu’il laisse son paquet à la limite du bois. On raconte que personne ne peut plus entrer dans la maison ; que des rats énormes l’occupent : et que la famille Corio est leur esclave désormais. Un paysan qui s’est approché – mais pas trop, parce qu’une douzaine de ces sales bêtes s’étaient installées sur le seuil de la maison dans une attitude menaçante – prétend avoir entrevu Mme Elena Corio, la femme de mon ami, cette douce, cette aimable personne. Elle se trouvait à la cuisine, près du feu, vêtue comme une serve. Elle s’affairait près d’un immense chaudron, tandis que des grappes entières de rats la harcelaient, avides de manger. Elle semblait très lasse, abattue. En apercevant l’homme, elle lui fit des mains un geste désolé, semblant vouloir dire : « Ne vous frappez pas, c’est trop tard. L’espoir pour nous est mort désormais. »

Dino